

L'HORLOGERIE

7

La Revue. - LVI^e année, n^o 47 (dimanche 18 février 1924)

On admet d'ordinaire que, dès les débuts de la colonisation jusqu'à l'introduction de l'horlogerie, les habitants de la vallée de Joux vécut uniquement d'agriculture. Ce n'est pas exact. Vers la fin du XVI^e siècle, l'industrie apparut dans le pays des Joux noires sous la forme de forges, martinets, hauts fourneaux, installations très primitives, tendant à tirer parti du minerai de fer répandu ici et là, pour la fabrication d'objets usuels en fer et en acier. Après des péripéties diverses, l'industrie métallurgique de La Vallée s'éteignit dans le premier tiers du XIX^e siècle, tuée par la concurrence étrangère.

L'industrie verrière eut également son heure de gloire. Des traces de son existence sont encore visibles, à Praz-Rodet par exemple, sur la rive gauche de l'Orbe, près de la frontière française. Dans l'exploitation des forêts qui leur fournissaient le combustible, les verriers commirent de tels abus qu'en 1700, LL.EE. de Berne ordonnèrent au bailli *«de faire cesser cette verrerie à cause des plaintes des communes et que les Joux en souffroient ...»*.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, on se mit à fabriquer des horloges, en usant de moyens techniques évidemment très primitifs. Il existait déjà à cette époque de petits ateliers de forgerons, cloutiers, etc. et c'est sans doute aux outils utilisés par ces artisans que les horlogers de la première heure firent appel tout d'abord.

L'introduction de l'horlogerie proprement dite ou fabrication de la montre, remonte au début du XVIII^e siècle. À cette époque, il existait des corporations ou maîtrises d'horlogers à Rolle, Moudon, etc. Mais la profession d'horloger, ainsi que d'autres, était difficilement accessible. Les règlements des maîtrises, sanctionnés par LL.EE. étaient stricts et exigeaient du candidat un apprentissage de cinq ans, un compagnonnage de trois, après quoi sur présentation d'un chef-d'œuvre, soit une montre entièrement fabriquée par lui-même, il acquérait la patente et le droit lui était reconnu à son tour de former des apprentis.

De telles conditions éloignèrent longtemps des jeunes gens de La Vallée de l'horlogerie. Pourtant, en 1740, Samuel Olivier Meylan s'en alla à Rolle commencer un apprentissage. Après maints incidents causés par l'intransigeance des

maîtrises du Pays de Vaud, il fut admis dans la corporation et autorisé à instruire des apprentis. Dans l'intervalle, deux combourgeois de Meylan, s'initiaient à l'horlogerie, à Fleurier.

De retour dans leur pays, ces trois citoyens se mirent courageusement à la besogne et instruisirent dans le domaine de la profession acquise toute une pléiade de jeunes éléments bien doués.

Ainsi naquit l'horlogerie à la vallée de Joux.

L'abolition des maîtrises donna un essor inespéré à la nouvelle industrie, si bien qu'à la fin du XVIII^e siècle, une grande partie de la population y était occupée. Les horlogers de la première heure fabriquaient eux-mêmes toutes les parties de la montre en les prenant directement au métal. On peut se représenter les grandes difficultés auxquelles ils avaient affaire et la lenteur de leur travail. Peu à peu on en vint à la division du travail. Dès le début pour ainsi dire, des perfectionnements imaginés par des cerveaux d'élite surgirent dans la fabrication, et vers 1800 déjà, des horlogers de la contrée livraient des montres compliquées d'un fini admirable et d'une précision parfaite.

Petit à petit, la demande devint telle que l'on renonça à la production de la montre finie pour ne livrer que des mouvements, achetés par des maisons de Genève, qui, après la mise en boîte, en opéraient la vente. Les établissements de La Vallée portaient eux-mêmes leurs mouvements à Genève, et l'on raconte même que, de cette ville, les acheteurs venaient à leur rencontre jusqu'à Nyon, pour se disputer les pièces offertes dont la réputation allait croissant. Dès lors, les choses ont changé...

On ne peut qu'admirer la science technique de nos ancêtres, l'intelligence de leurs conceptions, l'art et la précision de leurs travaux, mais on doit regretter leur défaut de sens commercial et leur imprévision de l'avenir. Si à ce moment, ils s'étaient entendus ou établis pour vendre eux-mêmes la montre compliquée et très précise finie, la contrée aurait pu prétendre à une prospérité inouïe et sa situation actuelle dans le monde serait sans doute tout autre. De tout temps il en a été ainsi : les hommes n'ont jamais suffisamment songé à l'avenir.

Mais le suprême essor de l'horlogerie date de l'époque qui suivit la chute du Premier Empire.

La demande croît sans cesse et devient la profession de chacun¹⁶.

Et jusqu'à la fin du siècle ou presque, le travail se fait à domicile, pour le compte «d'établisseurs» ou marchands horlogers auprès desquels chacun va livrer l'ouvrage achevé et en obtenir du nouveau. C'est l'âge d'or ! Nul n'est pressé de produire et gagne suffisamment pour ne point se surmener. Au temps où la campagne exige des bras, l'horloger quitte l'établi pour le reprendre aussitôt les travaux extérieurs exécutés.

L'hiver on travaille dans la chambre de ménage bien chauffée ou dans de petits ateliers édifiés au pignon des maisons. Il n'est pas question de journée de huit heures et le «gouvernage» du bétail achevé, l'horloger allume sa lampe et «veille» jusqu'à dix ou onze heures, après quoi toute la famille se réunit, mange un morceau, puis va dormir du sommeil des justes pour recommencer le lendemain cette existence paisible et heureuse.

On s'éclairait avec de petites lampes nommées «craïsu» formées d'un simple bassinet de métal rempli d'huile où trempait une mèche donnant une flamme fumeuse et peu éclairante. On se représente avec peine aujourd'hui comment des horlogers éclairés au moyen d'engins aussi primitifs parvenaient à exécuter, dans de telles conditions, des travaux d'une finesse extrême. Peu à peu des perfectionnements survinrent et juste avant la généralisation de la lumière électrique, on en était arrivé à l'emploi de la lampe à pétrole, munie d'un tube, donnant une lumière satisfaisante.

Tout en œuvrant de concert dans la chambre de ménage ou le cabinet du pignon, le père et ses enfants avaient l'habitude de chanter et c'était alors la mélodie des psaumes aimés qui résonnaient gravement sous les boiseries enfumées. Ou bien on discutait ferme sur les événements politiques ou littéraires de l'époque. Car l'industrie avait amené l'instruction, la lecture des journaux et des œuvres des grands écrivains contemporains.

Il fut une période où les naïfs romans d'Urbain Olivier faisaient fureur. Chaque hiver on les attendait avec impatience. J'ai connu une famille où chaque soir la mère, tout en tricotant, lisait à haute voix le dernier ouvrage paru du fécond romancier, pour le père et ses fils veillant à leur établi. Ailleurs, on s'attaquait à Gustave Aimard. C'était un bon vieux temps où la vie

coulait douce et facile, exempte de luttes qui la compliquent tellement aujourd'hui. Ce temps n'est plus ! Il ne reviendra jamais.

L'apprentissage se faisait à domicile, chez des horlogers réputés pour leur habileté. À noter qu'il commençait dès l'âge de 12 ou 13 ans, et qu'il comprenait non seulement des indigènes mais des jeunes gens venus de l'étranger pour s'initier à la fabrication des pièces compliquées et de haute précision dont La Vallée avait alors pour ainsi dire le monopole.

Et dans ces ateliers où travaillaient souvent plusieurs jeunes gens exubérants de vie et de gaieté, on s'amusait volontiers, trop volontiers parfois, aux dépens du nouvel arrivé ou du plus naïf, car de tout temps la jeunesse s'est révélée sans pitié. De bonnes farces jouées jadis dans tel ou tel cabinet, mis en état de gaieté permanente par le sans-gêne de quelque loustic, ont passé à la postérité. Ainsi on envoyait un débutant «trempier» sa pièce d'acier chauffée à blanc dans la fontaine devant la maison. À une date que je ne saurais situer, la paroisse possédait un ministre au caractère déplaisant. Or un jour, le voyant pointer à l'extrémité du hameau et entrer dans les maisons pour la collecte des incurables, un apprenti farceur se met à chauffer le «péclet» de la porte avec la lampe à esprit-de-vin, se retire avec prudence le moment venu, et l'intéressé de se brûler les doigts en ouvrant la porte. Le patois a aussi marqué de son empreinte cette période, si vous voulez, pittoresque de l'apprentissage.

*

Que de changements survenus depuis l'époque où l'horloger vivait largement, sans fièvre ni hâte et travaillait souvent selon son bon plaisir ! La concurrence et la mécanisation progressive de l'horlogerie, la division excessive du travail, ont peu à peu complètement transformé les conditions de notre belle industrie. La production mécanique a débuté vers 1870 environ, mais c'est surtout à partir de 1880, à la suite d'une crise terrible qui faillit anéantir une industrie si prospère jusqu'alors, qu'elle s'est installée solidement et peu à peu accentuée jusqu'à nos jours. Elle a pris naissance dans des centres horlogers plus importants et, pour soutenir la concurrence, nos fabricants se sont vus dans l'obligation de suivre le courant et d'adapter leurs procédés aux circonstances nouvelles. C'est alors que plusieurs maisons réputées, n'ayant pas pu s'initier aux nouvelles méthodes, ont cessé d'exister.

Les procédés actuels de fabrication visent à une production intense et rapide. Dans ces

¹⁶ Ces diverses données historiques ont été empruntées à la brochure « Histoire de l'horlogerie à la vallée de Joux », par Marcel Piguet. (Sentier. Imprimerie Jules Dupuis, 1895).

conditions, les industriels ont dû concentrer leur production dans des ateliers centralisés et y amener tout leur personnel ouvrier. Ainsi, de travail à domicile qu'elle était jadis, l'horlogerie est devenue travail en fabrique, en usine, local complexe, où l'on ne muse plus, où l'on entre et sort à heure fixe, où l'on travaille fébrilement, chacun à sa place, où chaque pièce passe successivement d'une main dans une autre, jusqu'à son achèvement.

Le travail à domicile n'a cependant pas disparu. Par bonheur, il existe encore quelques maisons fabriquant des pièces spéciales, compliquées et très précises, qui occupent des ouvriers à domicile. Mais, de l'avis même de leurs employeurs, ces spécialistes se font de plus en plus rares.

Jadis donc, l'apprentissage se faisait au domicile du maître, système qui avait ses bons côtés et ses inconvénients, au nombre duquel il faut citer l'absence totale d'enseignement théorique. Les premiers mouvements d'opinion tendant à l'organisation méthodique de l'enseignement pratique et théorique, dons à sa centralisation sous la forme d'une école d'horlogerie, datent de 40 ans environ. Une fois lancée, l'idée mit bien du temps à réaliser sa voie, puisque ce n'est qu'en 1902 qu'on aboutit à la création de l'école aujourd'hui existante, pour laquelle un bâtiment spécial fut édifié en 1908. Dès le début, elle a été fréquentée par un nombre réjouissant d'élèves, très vite absorbés à leur sortie par les fabriques de la contrée, preuve qu'elle a rempli une fonction indispensable.

Dans de nombreuses régions horlogères, un divorce s'est produit de bonne heure entre l'industrie et l'agriculture, en ce sens que les horlogers-paysans des temps passés ont jugé profitable d'abandonner l'agriculture pour se vouer à l'industrie. Ils ont donc vendu peu à peu leurs terres et émigré vers les centres horlogers. Un tel mouvement s'est aussi produit chez nous, mais sous une envergure bien plus faible. Nombre d'horlogers, patrons ou ouvriers, se sont contentés d'affermir le domaine ancestral. D'autres en ont continué eux-mêmes l'exploitation et aujourd'hui encore cultivent leurs terres tout en allant chaque jour à la fabrique, tâche double, qui ne va pas sans peines, vu les exigences actuelles

du travail en usine. On ne peut que louer le courage de ces vaillants qu'aucun obstacle ne rebute et qui, coûte que coûte, veulent rester fidèles à la terre pieusement reçue de leurs ancêtres.

*

La vallée de Joux offre un exemple typique de la transformation radicale que l'industrie est capable de produire dans la physionomie, l'habitation, les mœurs, l'économie d'un petit pays, hautement situé, éloigné des voies naturelles de communication, au climat rude, au sol improductif. En 1750, la population était clairsemée, l'existence primitive, dénuée du confort le plus élémentaire, l'instruction absente ou presque. Et aujourd'hui ? — Inutile de décrire le tableau. Un vrai miracle s'est produit : l'horlogerie en est la cause. On se tromperait fort tout de même en s'imaginant qu'il a amené la richesse générale. Non, mais tout au moins l'aisance, une bonne aisance chez la majorité, qui ne se maintient que grâce au labeur acharné des intéressés et à l'esprit d'initiative des fabricants.

Avec l'aisance matérielle, l'industrie a donné également au pays une activité artistique et intellectuelle bien connue.

Ce qui n'a pas toujours été, car peu de temps suffit pour changer bien des choses et les années écoulées depuis que l'établissement de l'industrie a si profondément modifié les conditions d'existence du pays, représentent une période bien courte si on la met en parallèle avec celle qui a passé depuis que le Risoud a des sapins.

L'horlogerie risquerait-elle de disparaître un jour, comme en d'autres lieux des civilisations s'en sont allées, rendant à une vie âpre et primitive des contrées jadis florissantes ? — Évidemment toutes suppositions sont permises, mais une chose est certaine : c'est qu'en cas de danger, à La Vallée, tous, autorités, fabricants, ouvriers, population, consentiraient à tous les sacrifices et agiraient avec une suprême énergie pour conserver au pays la belle industrie qui l'a sortie des ténèbres.

Sam. AUBERT.

(Tous droits réservés)